28. Jan Terje FAARLUND. — *The Syntax of Mainland Scandinavian*. Oxford, Oxford University Press, 2019, XVI + 330 p.

L'ouvrage dont il est question ici se présente comme une description syntaxique des langues scandinaves continentales (danois, suédois, norvégien *bokmål* et norvégien *nynorsk*). Il contient une brève introduction (p. 1-5) et neuf autres chapitres, consacrés à divers aspects de la syntaxe de ces langues : « Nominals » (p. 7-54), « The adjective phrase » (p. 55-67), « The prepositional phrase » (p. 69-78), « The verb phrase » (p. 79-154), « The finite clause » (p. 155-207), « The independent sentence » (p. 209-236), « Subordinate clauses » (p. 237-287), « Anaphor binding » (p. 289-301) et « Coordination and ellipsis » (p. 303-315). Les chapitres sont clairement organisés, et comportent chacun une brève section bibliographique renvoyant aux principaux travaux consacrés aux questions abordées par l'auteur. Le volume s'achève par une bibliographie générale (p. 317-327) et un index thématique (p. 329-330). La présentation de l'ouvrage est soignée, et les coquilles sont généralement peu nombreuses (par ex. p. 138 dircet, p. 140 casuative verb, p. 149 istrumental, p. 199 empaty).

Le parti pris de l'auteur, tel qu'il est annoncé dans la première phrase de la préface (p. XI), suscite une certaine perplexité au premier abord. L'auteur indique en effet que « the object language of this book is Mainland Scandinavian, considered as one language ». L'auteur justifie ce choix par le caractère mutuellement intelligible des différentes langues scandinaves d'origine germanique parlées au Danemark, en Norvège, en Suède et en Finlande. Celles-ci forment un *continuum* linguistique qui a reçu depuis longtemps l'attention des linguistes[1]. L'auteur souligne que, si chacune des variétés de scandinave en usage au Danemark, en Norvège et en Suède est parfois appelée langue (il utilise le terme de « language »), cela tient essentiellement à des raisons politiques et géographiques ; il dit se plier à cette convention « mainly for convenience » (p. XI). Ce choix peut se comprendre concernant des langues qui sont effectivement très proches entre elles : à l'écrit, il arrive que la même phrase dans les trois ou quatre langues officielles (selon que

1. Cf. par exemple l'ouvrage classique de Bandle (1973). Pour une discussion récente, voir Gooskens (2020).

l'on considère le norvégien comme une unité ou que l'on sépare le *bokmål* du *nynorsk* [B. et N. dans la suite du compte-rendu]) ne présente que quelques différences orthographiques. De surcroît, les politiques linguistiques communes de pays scandinaves encouragent l'appréhension des langues scandinaves continentales comme une unité. Les initiatives reposant sur l'intercompréhension entre le danois, le norvégien et le suédois sont nombreuses, par exemple en politique internationale, où l'utilisation des trois langues dans les relations entre le Danemark, la Norvège et la Suède se fait sans interprète. Elles partent du principe que toutes ces langues sont compréhensibles pour l'ensemble des locuteurs de l'une d'entre elles[2].

Néanmoins, l'existence d'une intercompréhension n'implique pas qu'il s'agisse de la même langue, et ce d'autant moins que les problèmes de semi-communication sont bien connus depuis les travaux de Haugen (1966). Braunmüller (2002) décrit par exemple le processus qui permet aux Scandinaves de communiquer en parlant chacun leur langue comme un phénomène de communication interdialectale s'accompagnant de nombre d'accommodations de la part des locuteurs pour être intelligibles[3]. Il est vrai que les cas décrits concernent surtout la phonologie et le lexique, mais il serait intéressant de se demander si la syntaxe reçoit un traitement similaire. Pour Faarlund (p. 2), cela ne semble pas mériter plus d'un paragraphe : les problèmes d'intercompréhension ne se posent que pour des raisons de « phonology, grammar and lexicon », ce qu'il précise plus loin en indiquant qu'il s'agit surtout de prononciation, d'orthographe et de morphologie flexionnelle. Quant au reste, « syntactic differences do exist, but they hardly pose problems for understanding ».

Dans le cadre théorique adopté par l'auteur, celui du minimalisme, une telle approche a de quoi surprendre. Le principe des théories générativistes est d'être des grammaires de la compétence, et de caractériser formellement la grammaire d'une langue donnée, et plus précisément la connaissance de langue telle qu'elle est internalisée par un locuteur donné[4]. Or la tolérance d'un locuteur à la variation linguistique dans une zone de *continuum* dialectal n'implique pas nécessairement que lui-même génère tous les types de phrases qu'il est amené à entendre dans son environnement. De ce fait, l'existence d'une construction donnée dans une variété de scandinave continental n'indique rien quant à la structure des autres variétés, si ce n'est, éventuellement, que cette construction n'est pas exotique au point d'être incompréhensible pour les locuteurs des variétés où cette construction n'existe pas, si l'on admet que l'intercompréhension n'est jamais gênée par la syntaxe.

2. Pour une présentation des politiques linguistiques scandinaves, voir par ex. Braunmüller (1999, p. 315-324). Voir Zeevaert (2007) pour un exemple concret de situation de communication multilingue.

3. Voir également Börestam Uhlmann (2005).

4. Pour une formulation de ce principe, voir par ex. Newmeyer (2013, p. 64).

L'approche défendue par Faarlund ne serait pas problématique si le détail de l'exemplification était suffisamment précis à la fois pour illustrer les similitudes évidentes entre les différentes variétés de scandinave continental et pour expliciter clairement celles dans lesquelles telle ou telle construction plus rare est en usage.

Malheureusement, ce n'est pas toujours le cas. D'une part, lorsque les langues des trois principaux pays (Norvège, Danemark, Suède) sont citées, les exemples norvégiens sont tantôt du *bokmål*, tantôt du *nynorsk*, sans que l'on sache pourquoi (par ex. p. 12-13).

D'autre part, l'auteur ne prend généralement en compte que les variantes standard des langues décrites, alors même qu'il admet (p. 1) que les dialectes suédois sont employés dans la sphère privée, et que le norvégien présente un degré important de variation ; des faits dialectaux sont parfois mentionnés, mais leur origine géographique exacte n'est pas toujours précisée ; et lorsqu'elle l'est, c'est en général de façon vague (par ex. dialectes norvégiens du centre et de l'ouest p. 201, variétés de danois p. 244). L'utilisation des données dialectales donne d'ailleurs parfois lieu à des conclusions étranges. Ainsi, l'auteur évoque les interrogatives indirectes portant sur le sujet, qui présentent, en norvégien (B. et N.) et en suédois, un complémenteur *som* entre le syntagme contenant l'interrogatif et le verbe, par ex. norv. B. *vi spurte hvilken suppe som var best* (glose : nous demandâmes quelle soupe COMP était la-meilleure) « nous avons demandé quelle était la meilleure soupe », alors que le danois comporte dans ce cas une particule *der*, cf. par ex. *vi spurgte hvilken suppe der var best* (p. 242-244). Faarlund analyse cette dernière particule comme un sujet explétif et non comme un complémenteur, ce qu'il justifie par la capacité de *der* à fonctionner comme sujet explétif dans les constructions existentielles, par certaines propriétés de *der* en association avec la conjonction *at* « que », et par les données de certaines variétés de danois, où *som* et *der* apparaissent côte à côte dans les subordonnées relatives, par ex. *den medarbeider som der gav oplysningerne, er blevet fyret* « l'employé qui a donné l'information a été renvoyé ». Il paraît pour le moins aventureux de tirer d'une construction dialectale – qui ne fait donc, par définition, pas partie de la grammaire interne des locuteurs de la langue standard –, sans rapport très clair avec les interrogatives indirectes, une conclusion sur l'analyse des interrogatives indirectes dans la langue standard.

Enfin, un fait laisse particulièrement perplexe : lorsque l'auteur considère que les langues des trois pays se comportent de façon identique, il fournit en général des exemples dans trois langues, par ex. p. 12 à propos de la possibilité d'adjoindre divers éléments (groupes prépositionnels, adverbes, propositions à un mode personnel) à un substantif ; en revanche, lorsque l'auteur signale des divergences, s'il arrive qu'il cite plusieurs langues pour faire apparaître le contraste (par exemple p. 137-139 à propos des particules, ou p. 199-201 à propos du déplacement de l'objet pronominal dans certaines conditions), ce n'est pas systématiquement le cas, et une partie des constructions mentionnées n'est illustrée par aucun exemple. Ainsi. p. 13, dans la

section 2.1.4, l'auteur signale toute une série de différences entre le norvégien et le suédois, d'une part, et le danois d'autre part, à propos de la position du trait de définitude dans la structure profonde, mais ne fournit que des exemples norvégiens. Il en est de même p. 96-97 à propos des variations dans la formation du parfait périphrastique.

Un des intérêts d'un tel ouvrage est de fournir des informations sur un groupe de langues dont les descriptions systématiques dans des langues de grande diffusion sont peu nombreuses. Néanmoins, plusieurs spécificités de l'ouvrage le rendent difficile à utiliser en dehors du cadre théorique choisi par l'auteur, en particulier du fait d'un emploi de la terminologie linguistique qui contredit l'usage de la plupart des autres chercheurs s'intéressant à la diversité des langues ou à la linguistique comparative. Ce n'est pas là un fait propre à l'ouvrage de Faarlund ; mais cela contribue à bloquer toute forme de communication entre des approches linguistiques qu'il pourrait être intéressant de confronter. Par exemple, il est un peu surprenant de voir dans l'exemple danois suivant un cas illustrant l'assertion « two nouns that are coordinated in a more or less conventional fashion may have the bare form without an article » (p. 25, nous reproduisons la glose et la traduction anglaises de Faarlund) :

formidling	*af*	*færdigheder*	*fra*	*lærer*	*til*	*elev*
transmission	of	skills	from	teacher	to	student

« the transmission of skills from teachers to students »

Tout dépend évidemment de ce que l'on appelle « coordination non conventionnelle », mais peut-être serait-il bon, dans ce cas, d'inclure une note de façon à informer le lecteur de la définition donnée à un terme somme toute couramment utilisé dans une autre acception. Le problème se pose, dans une moindre mesure, pour des termes tels qu'*ergativité*, que l'auteur définit p. 83 comme « a pattern where the internal argument of a verb can occur either as the object or as the subject of the verb on the surface, without any change of voice (no passive) » et illustre par des exemples du type norv. B. *det kom et tog* « il est arrivé un train » et *toget kommer snart* « le train arrive bientôt », et *intransitivité*, une catégorie qui regroupe les « verbs that can never take a complement » (p. 82), comme suéd. *arbeta* « travailler » mais qui n'inclut pas les verbes de mouvement, du fait de l'existence de constructions du type *det kom et tog* « il est arrivé un train ». Il s'agit de termes dont on trouve des définitions concordantes dans la plupart des théories syntaxiques, y compris dans des travaux d'inspiration générativiste[5], mais dont l'emploi dans cet ouvrage ne présente que peu de rapport avec leur acception ordinaire. Ici encore, il ne s'agirait pas d'une difficulté rédhibitoire si un bref glossaire permettait au lecteur de retrouver rapidement la définition utilisée.

5. Voir par ex. Baker (2013, p. 639-640) à propos de l'ergativité.

Même dans le cadre théorique adopté par l'auteur, certaines notions présentent des définitions idiosyncrasiques, ce qu'il défend dans la préface (p. XI). Ainsi, la notion de *small clause*, qui est en général limitée aux propositions dont le noyau est une forme nominale du verbe (donc essentiellement les propositions infinitives de la grammaire traditionnelle) est étendue à toute prédication ne contenant ni verbe conjugué, ni TP (*tense projection*), au prétexte que cela permet des généralisations intéressantes et un traitement plus unifié des VP (*verb phrases*) contenant plus d'un complément. Il en résulte que des constructions du type dan. *Der er en bog på bordet* « il y a un livre sur la table » contiennent, d'après Faarlund (p. 130), une *small clause* (*en bog på bordet* « un livre sur la table »), et que la construction *Bogen er på bordet* « Le livre est sur la table » s'explique par la montée du sujet de la *small clause* pour en faire le sujet de la copule. De même, Faarlund (p. 164) analyse un exemple comme dan. / norv. B. *Hun har skrevet et brev* (qui comporte une forme de parfait périphrastique selon les analyses traditionnelles) comme un cas où l'auxiliaire dan. *have* norv. *ha* « take a small clause in the form of a VP as their complement, and an argument of that VP becomes the subject of the finite auxiliary » (p. 164).

On observe la même créativité dans certaines classifications, où l'auteur emploie une terminologie personnelle. Ainsi, on trouve p. 114 une discussion sur les emplois du verbe dan. *lade*, norv. *la*, suéd. *låta* « permettre, laisser, ordonner, causer », qui sert d'auxiliaire causatif dans l'ensemble des langues étudiées et qui apparaît même dans des constructions prohibitives du type norv. N. *la vere å klage* « Don't complain » (glosé let.IMP be I(nfinitive) M(arker) complain), sous le titre de *«* the verb of permission *»*, ce qui est loin de couvrir tout le spectre des emplois de ce verbe. De même, Faarlund évoque p. 192, parmi les *sentence adverbials* (circonstants de phrase, incluant notamment les particules de type dan. *vist*, norv.suéd. *visst* « certainement », des formes comme dan. *derfor* « pour cette raison », suéd. *emellertid* « cependant », etc., les adverbes épistémiques comme suéd. *troligen* « probablement » et la négation), les *adverbials expressing empathy,* qu'il définit par la phrase suivante « these are mainly words meaning '(un)fortunately' and the like », ce qui ne l'empêche pas d'y inclure des formes comme norv. B. *gjerne* « avec plaisir » et norv. B. *fornuftig* « avec raison », au prétexte que certains circonstants de cette catégorie expriment l'attitude du locuteur tandis que d'autres expriment l'attitude du sujet. La question se pose de savoir si l'introduction de cette catégorie apporte quelque chose, d'autant que le rapport sémantique avec la notion d'empathie n'apparaît pas toujours de façon très claire, et qu'il n'est justifié nulle part par Faarlund. Il est vrai que, d'après le tableau fourni p. 199, les circonstants exprimant l'empathie semblent avoir en commun de se placer entre les circonstants dits contextuels par Faarlund (c'est-à-dire, les circonstants qui marquent les liens logiques entre deux phrases ou entre deux éléments du contexte, cf. p. 191), et les circonstants épistémiques. Cela pourrait suggérer que l'on a affaire à

un groupe cohérent de circonstants de phrase, qu'il conviendrait de mieux caractériser sémantiquement. Il y a en tout cas là une discussion intéressante concernant l'agencement des circonstants de phrase qui mériterait d'être développée, de façon à préciser la corrélation entre la fonction sémantique de ceux-ci et leur position.

Certaines formulations sont également difficiles à suivre. Ainsi, l'emploi du pronom neutre *det* comme sujet non référentiel dans des constructions comme norv. N. *det går betre no* « cela va mieux maintenant » et norv. dialectal *det er full storm enda* « C'est encore la tempête » est décrit dans les termes suivants : après avoir indiqué que ce sujet diffère de l'explétif par certains aspects et que, bien que non-référentiel, il possède un statut de quasi-argument, ce qui rejoint une analyse couramment défendue, Faarlund (p. 168) affirme : « it is always *det*, even in Danish, and in all varieties of Norwegian and Swedish. This *det,* however, may sometimes be replaced by another pronoun or quantifier, even a noun, without a significant change in meaning », ce qu'il illustre par norv. N. *ting går betre no* « les choses vont mieux maintenant » et norv. dialectal *han er full storm enda* (même sens que l'exemple cité plus haut, mais *han* est l'anaphorique masculin singulier). La raison pour laquelle il est nécessaire de mentionner que même le danois utilise toujours *det* n'est pas évoquée ; et le lecteur peine à comprendre comment un pronom peut à la fois être « toujours » *det* et occasionnellement *han*... L'emploi de l'anaphorique masculin comme « quasi-argument » avec les verbes météorologiques est d'ailleurs un fait courant dans certains dialectes des langues scandinaves continentales, ainsi qu'en féroïen et en islandais, et mériterait justement une discussion, puisqu'il s'agit d'un point où l'on observe des variations dialectales importantes[6].

La structure de l'ouvrage est elle aussi parfois surprenante. Ainsi, concernant les *pancake sentences*, constructions comportant un adjectif neutre attribut d'un sujet non neutre, qui doivent leur nom à l'exemple norv. B./N. *pannekaker er godt* « (lit.) (des) crêpes (c')est bon » (≠ *pannekakene er gode* « les crêpes sont bonnes », avec sujet défini et accord de l'adjectif au pluriel), et à propos desquelles Faarlund répète l'analyse déjà défendue dans son article de 1977, à savoir que le sujet doit être analysé comme « a clause with a verb in the infinitive and the overt subject as the object of that verb » (p. 117), l'auteur donne une série d'exemples et leur explication à deux reprises, p. 117 et 159. La deuxième analyse développe légèrement la première, mais les notes 12 p. 117 et 1 p. 159, mentionnant l'existence d'analyses concurrentes, sans les expliciter, sont absolument identiques, de même que certaines phrases décrivant les exemples étudiés. La place occupée par ces répétitions pourrait utilement être consacrée à répondre aux objections couramment opposées à l'analyse de Faarlund : la question des *pancake*

6. Pour une description des données, voir en dernier lieu Sigríður Sæunn Sigurðadóttir et Thórhallur Eythórsson (2019, p. 84-88) avec bibliographie.

sentences est très débattue en linguistique scandinave[7]. On signale notamment des difficultés pour des contextes où il n'est pas aisé de restaurer une construction contenant un infinitif sous-jacent au sujet, comme dans norv. *Konjakk er sunt å drikke* (*Konjakk* est un masculin singulier, *sunt* est au neutre singulier) « (Du) cognac est bon pour la santé à boire », dont il n'est guère vraisemblable qu'il repose sur **Å drikke konjakk er sunt å drikke* « *Boire du cognac est bon pour la santé à boire ». De même, contrairement à ce que soutient Faarlund (p. 159), qui indique que « the assumed verb [...] has to be a verb for which the noun phrase would be a natural or expected object. What we do with vegetables is eat them, we elect presidents, wear suits, etc. », certains linguistes soulignent qu'il n'est pas toujours possible de reconstruire sémantiquement l'infinitif qui serait responsable d'une construction comme norv. *Bryting er morsomt* « (de la) lutte est amusant » (*bryting* est féminin) : s'agit-il de « regarder de la lutte à la télévision », de « lutter », de « parier sur des matchs de lutte », etc.[8] ?

Parfois enfin, c'est la traduction des exemples qui fait difficulté. Ainsi, dans une section consacrée à la possibilité de topicaliser (c'est-à-dire de placer en première position immédiatement devant le verbe), l'exemple danois *Kagen har Iver spist* (gâteau-DEF a Iver mangé) « le gâteau, Iver l'a mangé » est traduit par « The cake Iver has eaten » (p. 213), comme s'il s'agissait d'un syntagme nominal spécifié par une subordonnée relative.

Malgré ces réserves, cet ouvrage fournit de nombreux exemples intéressants de syntaxe des langues scandinaves continentales. Ainsi, l'analyse des conditions déterminant l'emploi ou l'absence de la conjonction dan. norv. *at*, suéd. *att* « que » pour introduire des complétives met ainsi en lumière plusieurs facteurs importants (niveau de langue, fréquence du verbe introducteur, caractère présupposé de la complétive, etc.) (p. 239-242). Par ailleurs, certaines ébauches de discussions sur la question de l'ordre des mots soulèvent des questions importantes qui mériteraient d'être approfondies. Il en est par exemple ainsi des passages déjà mentionnés concernant l'ordre des circonstants de phrase (p. 198-199). La discussion concernant l'*object shift* (p. 199-206) – c'est-à-dire, la possibilité de déplacer un pronom atone devant un circonstant de phrase (dan. *Agnes købte den ikke* « Agnès ne l'a pas acheté » face à *Agnes købte ikke bogen* « Agnès n'a pas acheté le livre »), qui varie selon les dialectes et selon le nombre de syllabes du pronom – pose des problèmes intéressants. Les remarques portant sur la topicalisation sont également importantes. Celle-ci n'est en général admissible que pour un constituant unique, mais Faarlund (p. 217) indique qu'elle peut parfois toucher à la fois un circonstant local et un circonstant temporel. Ainsi, des énoncés comme danois *i byen i dag mødte jeg Maria* (en ville-DEF dans jour

7. Voir par exemple Haugen et Enger (2019, p. 535-537) pour un résumé de la bibliographie.
8. Pour ces objections, voir Haugen et Enger (2014, p. 536) avec bibliographie.

rencontrai je Maria) « en ville, aujourd'hui, j'ai rencontré Maria » sont possibles, et Faarlund considère que ce type de construction repose sur une subordonnée temporelle réduite « quand j'étais en ville aujourd'hui ». Faarlund (p. 153) cite également des cas de *double adverbials* de même rôle sémantique, par ex. suéd. *I Karlstad på torget sålde han blommor och grönsaker varje dag* « À Karlstad sur la place, il vendait des fleurs et des légumes tous les jours ». Cette dernière situation connaît des parallèles en vieux norrois, par ex. *Fyrir neðan tún at Mosfelli eru fen stór ok furðuliga djúp* « En bas du pré clos à Mosfell, il y a des marécages grands et terriblement profonds » (*Egill Saga*, chap. LXXXVII), où la topicalisation semble possible lorsque deux constituants antéposés au verbe ont le même rôle sémantique. Il serait intéressant d'étudier plus précisément la nature des contraintes sémantiques régissant la position préverbale.

La qualité de ces quelques discussions contraste malheureusement avec d'autres passages plus contestables. Ainsi, l'auteur semble parfois avoir recours à des raisonnements en partie circulaires : c'est notamment le cas p. 172, où, parmi les bonnes raisons de considérer de dan. norv. *der*, suéd. *där* « là » et dan. norv. *her,* suéd. *här* « ici » comme des sujets locatifs et non comme des circonstants (il utilise le terme *adverbials*) dans des exemples comme dan. *der lugter av kål* « cela sent le chou là », *her kommer mange folk i weekenden* « Beaucoup de gens viennent ici le week-end », se trouve mentionné l'argument suivant : « first of all, if they were adverbials, many of the sentences would be subjectless, in violation of a basic principle of Scandinavian syntax ». La question de savoir sur quoi repose un tel « principe de base » n'est évoquée nulle part.

Par ailleurs, s'il était évidemment impossible de viser l'exhaustivité dans un ouvrage au sujet aussi vaste, le lecteur apprécierait parfois de disposer de quelques précisions supplémentaires. Ainsi, p. 57, lorsque l'auteur signale que le complément régi par un adjectif est généralement placé après celui-ci, mais que quelques adjectifs admettent un complément antéposé, il n'illustre cette dernière catégorie que par des compléments sous forme de pronoms (norv. N. *ho var oss kjær* « elle nous était chère », suéd. *han er henne underlägsen* « il est inférieur à elle ») ou d'adverbes (dan. *en god historie er meget værd* « une bonne histoire a beaucoup de valeur » (litt. « beaucoup pleine-de-valeur »)). Il ajoute que dans la plupart des cas, il s'agit d'expressions figées, mais il serait au moins intéressant de poser la question de savoir si cette antéposition est possible pour un complément sous la forme d'un syntagme nominal : il ne serait pas étonnant que ceux-ci, parce qu'il s'agit d'éléments plus lourds, aient un comportement différent. Illustrer la possibilité pour un même adjectif, *skyldig* « redevable », d'admettre un complément préposé par un exemple danois, et un complément postposé par un exemple suédois, ne prouve pas que les deux constructions soient équivalentes dans les quatre langues prises en considération.

De même, l'analyse que Faarlund (p. 75-76) donne d'exemples comme suéd. *han ramlade ned för trappan* « il est tombé dans les escaliers » (glosé

en anglais par *he fell down for stairs*.DEF) mériterait d'être un peu plus développée. En se fondant probablement sur la contiguïté syntaxique (mais ce n'est pas explicité), l'auteur considère *ned* « vers le bas » est une préposition (dont il précise p. 70 qu'elle est « "intransitive" (sic) ») et régit le groupe prépositionnel *för trappan*, qu'il glose par « *for stair*.DEF ». Il mentionne que d'autres analyses considèrent *ned* comme une particule, que les mots de cette catégorie peuvent s'employer absolument (il donne ainsi l'exemple suédois *han ramlade ned* « il est tombé » (en anglais *he fell down*), et que, en suédois, « the preposition [c-à-d la particule de type *ned*] precedes the direct object, and is thus separated from its prepositional complement », ce qu'il illustre par *vi jagade ut honom genom dörren* (glosé *we chased out him through door*.DEF) « nous l'avons chassé dehors à travers la porte ». Dans ces conditions, il serait appréciable de disposer d'arguments précis en faveur de la rection de *för trappan* par *ned* : la prosodie joue-t-elle un rôle ? Un groupe prépositionnel est-il inacceptable dans ce type de phrases sans la présence de « prépositions » telles que *ned* ou *ut* ?

Pour conclure, s'il convient de faire preuve de prudence au moment de reprendre certaines analyses défendues dans cet ouvrage, il est néanmoins indéniable que sa lecture offre une vue d'ensemble de la syntaxe des langues scandinaves continentales. On ne peut que saluer l'auteur d'avoir entrepris cette tâche nécessaire, qui ne manquera certainement pas de susciter d'autres travaux permettant de préciser les analyses qui y sont proposées.

Audrey MATHYS
Ludwig-Maximilians-Universität, Munich

Références

BAKER, M. C., 2013. « Agreement and Case ». In den Dikken (ed.), 2013, p. 607-654.
BANDLE, O., 1973. *Die Gliederung des Nordgermanischen.* Bâle.
BÖRESTAM UHLMANN, U., 2005. « Interscandinavian language contact I : Internal communication and comprehensibility problems ». In O. Bandle et alii, *The Nordic Languages : an international handbook of the history of the North Germanic languages,* volume 2. Berlin, p. 2025-2031.
BRAUNMÜLLER, K., [2]1999. *Die skandinavischen Sprachen im Überblick.* Tübingen et Bâle. Première édition 1991.
BRAUNMÜLLER, K., 2002. « Semicommunication and accommodation : observations from the linguistic situation in Scandinavia ». *International Journal of Applied Linguistics* 12/1, p. 1-23.
DEN DIKKEN, M., 2013 (éd.), *The Cambridge Handbook of Generative Syntax.* Cambridge.
FAARLUND, J. T., 1977, « Embedded clause reduction and Scandinavian gender agreement », *Journal of Linguistics* 13/2, p. 239-257.
GOOSKENS, C., 2020. « The North Germanic Dialect Continuum ». In M. T. Putnam et B. R. Page (eds.), *The Cambridge Handbook of Germanic Linguistics*. Cambridge, p. 761-782.

HAUGEN, E., 1966. « Semicommunication – The Language Gap in Scandinavia », *Sociological Inquiry* 36, p. 280-297.

HAUGEN, T. A. et ENGER, H. O., 2019 « The semantics of Scandinavian pancake constructions. » *Linguistics* 57/3, p. 531-575.

NEWMEYER, F. J., 2013. « Goals and Methods of Generative Syntax ». In den Dikken (ed.), 2013, p. 61-92.

SIGURÐADÓTTIR Sigríður Sæunn et EYTHÓRSSON Thórhallur, 2019. « Stability and change in Icelandic weather verbs ». In A. Breitbarth, M. Bouzouita, L. Danckaert et M. Farasyn (eds.), *The determinants of diachronic stability*. Amsterdam et Philadelphie, p. 69-99.

ZEEVAERT, L., 2007. « Receptive multilingualism and interscandinavian semi-communication ». In J. D. ten Thije et L. Zeevaert (eds.), *Receptive Multilingualism : Linguistic analyses, language policies and didactic concepts*. Amsterdam et Philadelphie, p. 103-135.